

Les Chimères : revue
littéraire / [directeurs Noël
Olivier-Gaule, Alfred
Machard] ; [rédacteur en
chef Adrien Bertrand]

. Les Chimères : revue littéraire / [directeurs Noël Olivier-Gaule, Alfred Machard] ; [rédacteur en chef Adrien Bertrand]. 1908-02.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

8° Z
17810

17810

1908

17810
Annuaire

17810

8^o Z

17810

Bibli. M. 92

Première Année. — N° 1

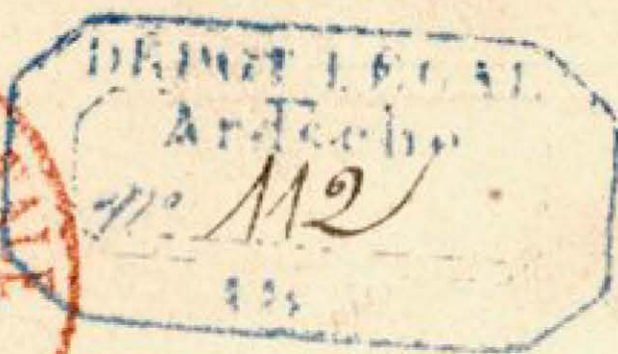
1^{er} février 1908

Le N° : 50 cent.

5731:



LES



CHIMÈRES

REVUE LITTÉRAIRE

Les Chimères sont des oiseaux
Qui volent autour des cervelles,
Les Chimères sont des oiselles
Qui volent autour des cerveaux.

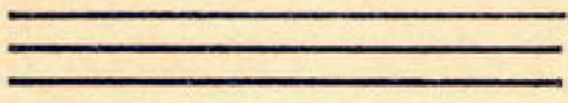
Xavier PRIVAS.

Rédaction et Administration

15, Rue de Poissy, 15

PARIS

Les Chimères

 REVUE LITTÉRAIRE

Paraissant le 1^{er} de chaque mois

1^{er} février 1908



Directeurs : Noël Olivier-Gaule

Alfred Machard

Rédacteur en Chef : Adrien Bertrand


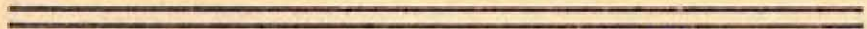



ABONNEMENTS

Un an : France, 5 fr. ; Union postale, 6 fr. 50

Prix du numéro : 0 fr. 50



Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. 
 *Toutes les correspondances
doivent être adressées au Bureau de la Revue, 15, rue de Poissy.
Le Directeur reçoit le samedi, de 2 à 6 heures du soir, & le Rédac-
teur en Chef, les lundi, mercredi & vendredi matin; & le samedi de
2 à 6 heures du soir.* 



POÈME



Ce soir, le Soleil meurt en un ciel de folie
Et sur les lambris d'or du vermeil occident,
Comme dans les palais, aux lendemains d'orgie,
Coulent de longs rayons de lumière et de sang.
Ce soir le Soleil meurt en un ciel de folie!

Dévoré par la fièvre et l'ardeur des poisons,
Lui-même il a dicté ses propres funérailles
Et dans le ciel meurtri déchirant ses entrailles,
Meurt comme un Dieu sanglant cloué sur l'Horizon,
Dévoré par la fièvre et l'ardeur des poisons.

Sur le bord des bassins où les fleurs s'exaspèrent
Et dont l'eau ténébreuse a des lueurs de sang,
Des désirs éperdus enflamment l'atmosphère
Qui flamboie et répand un or éblouissant
Sur le bord des bassins où les fleurs s'exaspèrent.

Dans le rouge décor de ce couchant morbide,
Nous dresserons l'autel des fortes voluptés
Et sur le tabernacle où brûle un feu lucide,
J'apporterai, pour toi, mon cœur ensanglanté
Dans le rouge décor de ce couchant morbide.

Car, ce soir j'ai rêvé que j'étais le Soleil
Brûlant sur le bûcher des ardentes luxures,
Et mon corps épuisé rayonnait de blessures
Pour inonder ton lit d'un sang chaud et vermeil
Car ce soir j'ai rêvé que j'étais le Soleil.

VINCENT MUSELLI.



FLEURS



Blanc soupir des vallons, ô lys ! sexes superbes
Des roses qu'empourpra l'éclat savant des fards !
Pavots virgiliens saignant parmi les herbes,
Et vous, songes des eaux, vaporeux nénuphars !

Vos couleurs de la Terre ont rajeuni les gloires
Et réveillé l'ardeur de sa maturité,
Pour qu'un soleil chargé de pourpre et de victoires,
Vers elle incline encor sa lourde majesté.

Le soir rouge est meurtri comme les pêches mures
Et vers le ciel brûlant de royales luxures,
S'élève lourdement le vol chaud des parfums !

Mais, demain, douloureuse et jetant sa couronne,
La Terre s'en ira dans les étangs d'automne
Laver ce maquillage éclatant des jardins !



DIZAIN POUR ÉVENTAIL



Princes ensoleillés des moissons amoureuses,
Vos yeux que la fatigue abaissa jusqu'à nous
Allument dans notre âme un crépuscule roux
Que l'espoir effleura de ses ailes joyeuses,
Et notre cœur plus riche où l'automne vermeil
A déployé sa fête éclatante, est pareil
A ce fragile ami de vos paresse rares,
L'Eventail indolent aux soirs parsemés d'or,
Où des oiseaux fuyant parmi des ciels bizarres
Mirent leur vol rosé dans un étang qui dort.

MICHEL DE GRAMONT



BALLADE

de la plus belle de toutes



La plus belle qui soit est-elle
Rubiconde ainsi qu'un maïs ;
Ou blonde autant que l'Immortelle
Dont jaillit, hors des flots, jadis
L'auguste nudité de lys ;
Rousse ou noire, rougeaude ou blême,
Jaune ou brune, ou de sang métis ?
La plus belle est celle qu'on aime !

Traîne-t-elle la brocatelle
Fastueuse des Médicis ;
Et se devêt-elle en dentelle
Aux thés mondains de cinq à six ?
Grisette ou soie, ou drap-tennis,
Gros de Naples ou toile de Brême,
Ou peau laiteuse de Laïs ?
La plus belle est celle qu'on aime !

Et la plus belle est-elle telle
Qu'une faunesse ou qu'une miss ?
Plus qu'encline à la bagatelle
Et toujours prompte à crier bis
Même après huit rappels ou dix ?
Ou bien prêche-t-elle carême
Aux fringales de son Tircis ?
La plus belle est celle qu'on aime.

ENVOI :

Belles ! Qui des bords du Bétis
Jusqu'au Brésil et plus loin même
Brillez, je vous le dis gratis :
La plus belle est celle qu'on aime !

GASTON DE BAR.



CELLE A CAUSE DE QUI...



Celle à cause de qui m'advint telle souffrance avait les yeux d'une couleur subtile, grise, bleutée, comme la brume marine du matin...

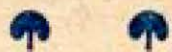
Ses cheveux, qu'elle coiffait à la manière des femmes grecques, avaient la nuance pâle des ors jaunes très vieux; ils étaient innombrables comme sont au soir sur la plaine les rayons du jour qui s'éteint...

Son corps avait la souplesse harmonieuse et fragile des roseaux. Une fois j'ai senti ce corps tanagréen frissonner d'un frémissement étrange. Ainsi frissonnent les roseaux verts lorsque la brise rapide et bruissante court sur la surface glauque des étangs.....

A. GRENARD.

(Ces quelques lignes sont une œuvre posthume. Elles furent écrites en effet, par notre collaborateur Grenard, qui vient de mourir, à l'âge de 23 ans).

N. D. L. R.



LES TRÈFLES A QUATRE FEUILLES



C'était au temps où le soleil anéantit de sa chaleur les villes, et fait les plages s'agiter de foules grouillantes, assoiffées de fraîcheur.

Un mois de juillet robuste et fort splendidement. Dans la fécondité des rayons d'or, dans la lumière chaude et dans la volupté troublante de l'été, les papillons volaient et se frôlaient les ailes, les insectes bourdonnaient et se croisaient dans leur vol, les plantes frissonnaient de désirs sous le vent.

Une falaise sauvage surplombant la mer. Ses flots, en frissons, en baisers, se tordaient sur les rocs blanchâtres et s'engouffraient dans les trous béants, léchant les parois

de la muraille calcaire, avide de caresses, eux aussi. Et l'herbe frémissait en haut, et les pommiers lourds de fruits se balançaient, lascifs; et les taureaux meuglaient en tournant autour de leurs femelles, puis impétueux, terribles et beaux s'élançaient sur elles, et dans leur rut, râlaient, farouches et créateurs !

Cette atmosphère de joie féconde, de puissance et de mâle volupté, semblait à toutes choses donner le vertige. Ardente, la terre exhalait de son sein la Vie et l'Amour...

Lentement, tristement, du pas dont on suit un convoi funèbre, Ernestine montait le sentier qui gravit la falaise. Dans le vertige et la splendeur du jour elle avançait, calme et morne, l'air douloureux des condamnées à l'éternelle Virginité ! Son père la suivait, puis sa mère.

Le père, qui tenait un commerce à Paris, avait sacrifié quinze jours, pour montrer l'Océan à sa demoiselle. Et sa femme avait accepté avec enthousiasme : sur les plages on rencontre tant d'épouseurs !

Lui, tenait à la main son chapeau, un chapeau mou, en paille jaune, avec un petit, tout petit ruban noir. A chaque instant d'un large mouchoir blanc il essuyait sa face apoplectique et son crâne, qui brillait. Son gilet, ouvert sur son ventre lourd, laissait apercevoir la chemise; et les pans de sa redingote au hasard, comme des ailes de corbeaux, flottaient derrière lui.

La mère plus jeune, moins jeune, marchait péniblement par derrière. Sèche et maigre, serrée dans un corset farouche, toute habillée de noir, une voilette à petits pois pressés les uns contre les autres, impeccable, luisante, propre comme chez elle, à Paris, la batterie de sa cuisine ou le parquet de son salon.

— Ernestine, va doucement !

Docile, Ernestine obéissait. Arrivés tout en haut de la côte, ils s'arrêtèrent un instant; le vent du large pénétra leur poitrine, apportant la Force et dilatant tous les lobes de leurs poumons.

Et, à cet air parfumé, ils se sentirent envahis, tous trois d'un vertige délicieux.

Ils firent encore quelques pas, l'un derrière l'autre,

Puis le gros homme, instinctivement, mit son chapuea

sur sa tête, et boutonna son gilet, par pudeur. Un sang plus riche contractait presque ses muscles de désirs. Sa femme se rapprocha, et lui prit le bras. Un peu de l'âme environnante pénétrait la leur. Des souvenirs leur revinrent en tête, des souvenirs de vingt ans passés, des souvenirs qui mystérieusement montaient à leur mémoire en même temps, de la même façon. Tous deux à la fois sourirent et se regardèrent. La vieille rougit un peu, et le vieux lui serra le bras affectueusement.

Ernestine marchait devant. Et pour la première fois elle sentait en elle un trouble parfumé. Cet émoi vague, jamais éprouvé naguère, ne l'étonnait pas néanmoins. Elle allait plus vite, droit devant elle, sans but. L'air qui flottait, lumineux et dense, en brouillard de vibrations claires, arrondissait les angles de ses épaules, et bombait presque la platitude de ses lignes. Tout au loin l'azur du ciel et son or, et l'or des vagues et leur azur, se mêlaient pour se refléter brillamment dans ses prunelles déteintes.

Peureuse, Ernestine se tourna vers ses parents. Son œil les rencontra; mais non ce n'était pas eux qu'elle cherchait. Il lui manquait quelque chose cependant...

Quelqu'un peut-être!...

Alors, nettement dans la clarté et la chaleur illusionnaires de ce jour, elle Le vit. Complexe figure, jamais aperçue et reconnue néanmoins sur le champ. Amalgame de rêves et d'illusions : figure d'Acteur, aperçue quelque soir, idéale de beauté fallacieuse et d'artifice au feu de la rampe; forme hésitante de Saint, remarquée à l'église dans l'orgueil d'un vitrail scintillant de soleil, silhouette de Guerrier admirée jadis sur la gravure d'un livre de prix; réminiscence inconsciente et soudaine du Prince chimérique dont l'histoire avait bercé son enfance autrefois... C'était Lui!

Elle le cherchait : Mais il n'était pas là... Et tous les trois, sous l'influence de la même pensée, muets et nerveux, avançaient au milieu des seigles mûrs, des coquelicots et des bleuets.

Ils s'arrêtèrent, automatiquement, d'un même accord, soudain.

Je les suivais des yeux.

Et je les vis qui enjambaient le fossé, à droite de la route,

et pénétraient dans un champ de luzerne, d'herbe verte et de gazon. Puis, je ne les aperçus plus.

Intrigué je m'approchais.

Et voici : Trois formes indistinctes étaient devant moi. Trois dos courbés vers la terre péniblement, trois derrières levés en l'air, juchés sur six jambes. Et trois bras, d'un mouvement régulier, presque rythmique, caressant les herbes, écartant les plantes, cherchant quelque chose de mystérieux...

On eut dit qu'ils accomplissaient un rite secret et dévot.

Joyeuse et grêle, la voix d'Ernestine s'éleva soudain : — J'en ai trouvé un !

Alors tous trois ensemble se dressèrent. Et radieuse, en baisant ses parents de baisers sonores, elle leur montrait dans ses mains tremblantes de bonheur (je le vis très distinctement) un trèfle à quatre feuilles !

Et le père, lui tapotant son épaule anguleuse, riait...

— Va, ce sera pour cette année, ma petite...

Et il clignait de l'œil vers la mère, qui rougissait un peu plus fort, devant ce sourire gras, plein de sous-entendus.

*
* *

Il y a cinq ans de cela.

J'avais oublié cette histoire, qui m'avait pourtant fait songer jadis.

... Or, il pleuvait hier. Et la pluie m'inondait de tristesse froide plus encore que jamais. C'était dimanche, un dimanche solitaire de fin-automne, où la mort des arbres répond à la mort de nos cœurs.

Un village de la banlieue parisienne. Des routes jaunes, boueuses, détrempées. Les marronniers sans une feuille, lugubres comme des squelettes noirs; point de verdure, sauf, au bord des trottoirs de la route, une herbe grasse et mouillée...

Je suivais un chemin vers la gare. Pressé de fuir l'enveloppement de cette tristesse pour la lumière artificielle et le bruit vivant de Paris. Comme je passais devant un champ, à peine clos par une barrière de bois vermoulu qui permettait d'entrer librement, trois ombres me frappèrent, évocatrices d'un souvenir antérieur.

C'étaient trois formes agenouillées sous la pluie jaune, dans le champ. Trois dos courbés vers la terre humide et grasse; trois derrières levés en l'air, juchés sur six jambes.

Et tout de suite je revis le jour de soleil et de joie où de telles ombres pour la première fois m'apparurent, par un midi d'été fécond et triomphal, sur la falaise, en plein vent marin, devant l'Océan, devant le Ciel!... Etaient-ce les mêmes, un peu plus cassées, un peu plus vieilles, transformées par l'amertume de la Vie, comme était transformée la journée de naguère en celle d'aujourd'hui par l'amertume de l'hiver?

Comme je me posais cette question, les trois formes se levèrent, puis lasses, revinrent sur la route pour s'en aller. Le père devant, la mère derrière, Ernestine après. Je les reconnus. Mêmes habits; seul le chapeau du père était changé et l'ombrelle de la mère. La pauvre fille, elle, était un peu plus sèche, un peu plus ridée, un peu plus amère.

Et je ne saurais dire tout le navrant qu'il y avait à voir ces trois pauvres êtres courbés et cherchant à terre, parmi les feuilles mortes, dans la boue, leur Idéal, parce qu'ils n'avaient point la force de le chercher en haut, parmi les Etoiles, dans l'azur!

— Pas un seul; de nouveau pas un seul! dit Ernestine...

— Va, ce sera pour une autre fois, répondit le père.

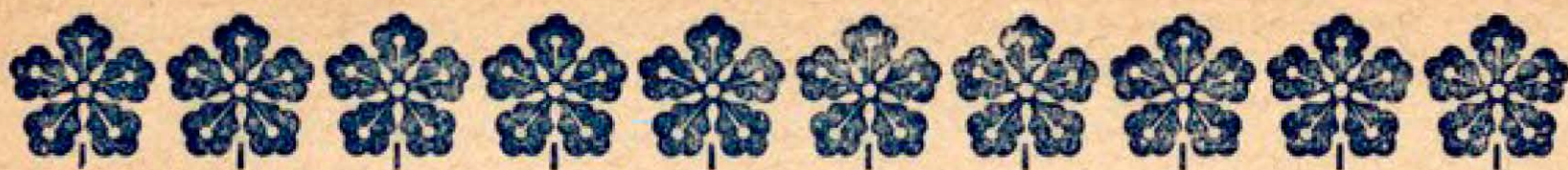
Et son gros ventre encore, en ballonnements saccadés, riait...

Il clignait de l'œil vers la mère, qui branlait la tête sceptiquement, incrédule et désabusée, ancré, lui, dans l'amertume de l'éternelle attente, de l'éternel espoir!

Ernestine répondait par un sourire qui montrait un étal de dents jaunes et déchaussées.

ADRIEN BERTRAND





SONNET



De la musique avant toute chose
Et pour cela préfère l'Impair.

PAUL VERLAINE

Je désire un plaisir affiné
— O langueur troublante du mensonge —
Qui m'exteriorise en un songe
De sensations très raffinées...

Je fixe lentement le confus
Défilé des rêves odorants,
Estompant leur douceur et fleurant
Des parfums très lents et très diffus.

Le bronze pâle du cassolet
Permet l'essor bleu au velouté
Des roses qui meurent en spirales...

Dans l'or affaibli du cassolet...
Une mélodie vague est tintée...
Ma pensée s'en va vers l'Idéal!



STANCES



Se sont flétries les roses... dans l'attente
S'est effeuillé l'essor serré des baumes
Et se sont courbées les touffes ardentes
Pleurant les larmes vaines de l'arôme...

.....
.....

Se flétrit d'ennui notre âme tremblante
Car le temps est mort de la moissonnée,
S'endort la pensée de douleur dolente
Et s'est incliné notre espoir fané...

GUY ROBERT DU COSTAL.



COUCHERS DE SOLEIL



POLYPHEME

A Léon Dierux

Dans le cerne pâli du ciel aux teintes mauves,
Le Soleil, comme l'œil unique d'un géant,
De ses regards de feu scrute au loin l'Océan...
Aux cris étourdissants des pétrels et des mauves,
Bientôt s'effondrera le bloc incandescent...

Et le rêveur, troublé soudain par ces vacarmes,
Croira que l'horizon pourpré roule les larmes
D'un Cyclope éborgné qui pleure encore du sang!

LE CHARNIER

A Adrien Bertrand

A l'horizon, le ciel est maculé de sang...
Des nuages rougis pendent, comme à l'étal
De gros quartiers de chair sur des crocs de métal...
Cette viande noircit dans la nuit qui descend...
Et l'on peut voir monter vers le couchant vermeil,
Comme vers un charnier où pourrit le Soleil,
Un vol de corbeaux noirs qui tourne en croassant...

NOEL OLIVIER-GAULE



LES QUATRE DIVAGATIONS

DU DOCTEUR OLOCRONOSSE



Divagation première

Sur ce, le docteur Olocronosse souleva sa jambe droite qu'il avait longue, la porta sur la gauche et, cinq minutes durant, tourna ses pouces alternativement dans les deux sens...

Et réfléchit...

Et se regarda devant la glace : Minable lui parut alors sa mine, lamentables ses yeux en boules de loto qui s'agitaient dans leurs cercles noirs, et misérable sa moustache inculte et brune qui descendait plaintivement sur ses joues maigres. Lors il se rit pourtant du costume tragique et grotesque dont il avait affublé son squelette ; sur son crâne chauve et luisant, il enfonça plus avant la calotte sarde et haute de velours rouge sur laquelle sa fantaisie avait brodé la tête énigmatique d'une chouette ; et se délecta en regardant aussi le reste de son accoutrement en même étoffe sanglante et qui le sanglait à la taille. Et, à l'instar des sages de l'Inde, passa un bon moment à contempler rêveusement le bouton symbolique et sans utilité pratique qu'on avait fixé au centre de la susdite robe de chambre et qui figurait un nombril d'or d'où partaient en tous sens de multiples radiations.

Songea au système solaire, se dit qu'il était lui-même, Olocronosse, le centre de la terre et du monde, mais fut bien vite repris par le doute universel, souffla sa lampe et regarda par la fenêtre Altaïr, Sirius et Betelgeuse...

Ferma les yeux en ouvrant la bouche vers le ciel, et s'imaginant avec la puérilité des savants, que les étoiles allaient lui tomber toutes fondantes dans le bec, comme de petits bonbons d'or et d'argent. Puis, pliant en deux son grand corps chétif, prétendit que les effluves des constella-

tions étaient trop salés et expectora une fort grande quantité de salive avec laquelle se mit à jouer la lune amoureuse en y trempant ses doigts blêmes.

Ayant assez de ce jeu bizarre, Olocronosse bâilla en songeant aux décrochements improbables des mâchoires... Et fredonna dans la nuit une sienne chanson écrite en langue vénusienne, et qui n'était point obscène. Puis se rassit sur son derrière, dans son fauteuil Henri VIII, et amèrement regretta que ses os fussent insuffisamment protégés d'une enveloppe adipeuse, qui rendit moins douloureux le contact du meuble, tout vrillé qu'il fut par d'antiques petits vers.

A la mémoire d'Olocronosse, revinrent toutes les théories mal digérées des philosophistes et des rhéteurs, et tant que pestant fort contre eux, avec une opportunité rare, il oublia l'idée de dislocation, transformation et rénovation du monde et de tous ses éléments où l'avait conduit le spectacle de son fauteuil oscillant et bancal.

Et lors, ôtant sa magistrale toque de velours rouge, administra une maîtresse tape à la calvitie de ses pariétaux et de ses temporaux sur lesquels s'aplatissait la blancheur sournoise de la lune aux trois quarts. Et pensa que venait de s'éveiller sa chouette aux yeux tels qu'Athéna, reine de sagesse qui, comme l'oiseau emblématique, ne voit clair que dans les ténèbres.

Et ce mot de ténèbres rima inconsciemment au plus profond de ses entrailles avec le mot funèbre et il tressaillit et poussa de petits cris pointus, Hi, Hi, Hu, Hi, Hu! comme si au milieu d'une promenade en un pays aride et montagneux un caillou était venu se fourrer malignement dans ses chausses. Mais pour se consoler et se redonner du courage, entrouvrit sa mystique robe et aux haleines voluptueuses de la nuit d'été abandonna sa nudité cadavérique. Pour, dis-je, se redonner du courage, à l'instar des stoïques, d'Épictète et d'Aurelius Imperator, caressa traiteusement son tibia gauche, et, ayant pris dès l'enfance goût à l'agriculture, considéra sa chair jaunie, comme un parc de grande famille seigneuriale, et ses veines comme des allées méthodiquement alignées, où passaient les mignonnes princesses blondes, Sylvette, Sylvianne et Sylveuse; jardinier diligent, il arracha impitoyablement tout le long des soi-disantes allées,

l'arborescence folle et entremêlée des poils — comme des pissenlits, des orties ou du mouron rouge, — maîtrisant des cris de révolte, malgré l'échauffement microscopique de ses muscles horripilateurs.

Puis, satisfait de son œuvre, oublia Sylvette, Sylviane et Sylveuse, et ouvrant grand ses yeux qu'il cligna quasi amoureuxment et comme de complicité, regarda à nouveau, après un examen rapide, Sirius, Altaïr et Bételgeuse.

CLAUDE ROGER-MARX.



1535



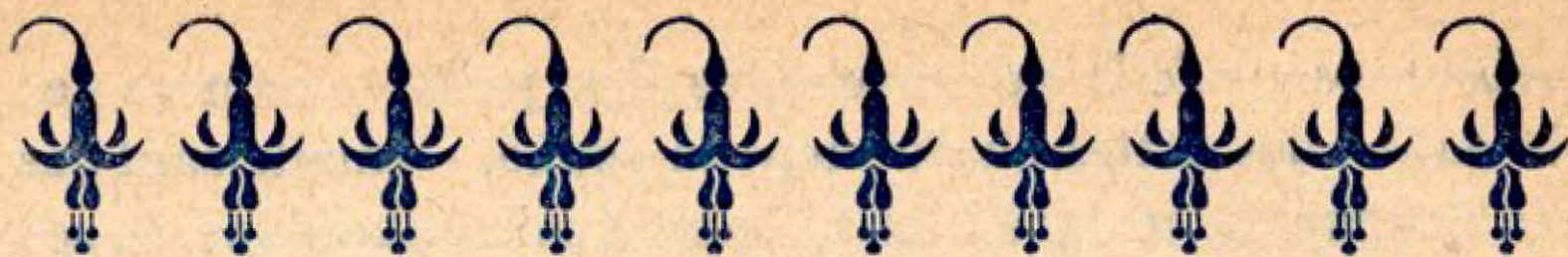
Firozze, ami que j'eus vers l'an quinze-cent-trente
Et cinq, — te souvient-il du poète Annibal?
...En ce temps-là, tous deux chez le beau Cardinal,
Nous galopions ensemble à ses chasses d'Otrante.

Galerie, escaliers, où dansaient des Bacchantes,
Qu'on retrouvait le soir, au bord des bassins blancs !
... On jouait Plaute, au parc, sur des tréteaux tremblants,
Entre deux peupliers ornés d'ache et d'acanthés.

Le joyeux chœur ami : moi poète, toi fou,
Un ciseleur d'argent, et Michel de Corfou
Qui lisait Euripide en grec à Montignone. !

... Et cette chasse à courre, où la meute écorcha
Un pauvre petit Faune aux oreilles de chat
Qui fuyait en hurlant au fond du bois sonore.

ROGER VINCENT.



LA CITÉ ABANDONNÉE



L'automne s'alanguissait au parc de Versailles. Les larges allées, régulières comme des rues, trouaient le bois entre les façades des arbres. La pluie avait englué la terre et verdi les gazons. Les taillis dévêtus de verdure laissaient voir le ciel comme au travers d'un toit crevé.

Quelques feuilles dorées se montraient encore aux cimes, si minces qu'elles ne cachaient plus le soleil. Prêtes à se détacher, elles brillaient à la pointe des branches comme des flocons arrêtés dans leur chute. Quelques unes descendaient à terre, lentement, ainsi qu'une aile brisée.

Les silhouettes distinguées des statues se profilaient toutes blanches, devant les marronniers austères qui leur envoyaient par moments aux épaules les baisers frôleurs de leurs feuilles rougies.

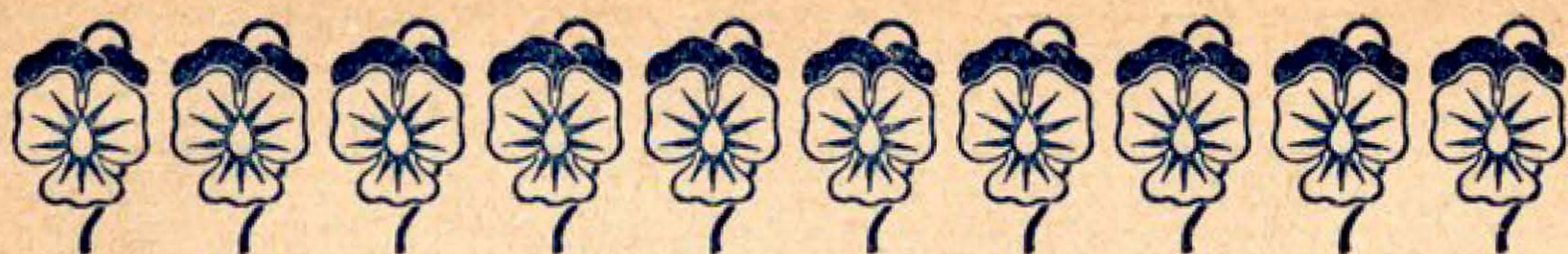
C'était une sévérité pompeuse et recueillie, à peine troublée de temps à autre par un froissement imperceptible, un frisson léger, un cri d'oiseau, un craquement, une chute assourdie de bois mort.

Le contraste était émouvant de cette mort et de cette splendeur, de ce silence et de cette beauté dont vibrait l'âme.

Le parc avait encore l'élégance apprise du Grand Roi. Il attendait ses figurants d'il y a deux siècles en habits de velours, gilets à fleur et robes à panier. Le cadre était prêt. La nature, ignorante des régimes, arborait fidèlement sa parure d'automne. Comme la fiancée légendaire qui, journallement couronnée de fleurs, attend le retour du promis oublieux, Versailles, abimée dans un anxieux silence, espère chaque automne l'arrivée du roi son hôte.....

Par ce dimanche de Toussaint, seuls, avec un long bruit de feuilles remuées, se promenaient des militaires béats, des nourrices enrubannées, des bourgeois frileux et des orphelines joyeuses qui mangeait du pain d'épice pour un sou.

GASTON GUILLERÉ.



VISION D'HOPITAL

Salle des Enfants



Oh! ces plaintes, ces pleurs, ces râles, ces sanies,
Ces crachats, ces hoquets, ces lentes agonies...
Oh! les femmes en blanc, qu'on voit passer, sans bruit...
Oh! les petits enfants qui meurent dans la nuit,
Après avoir crié : « Maman! » sans qu'on réponde...
Lamentables pantins, marionnettes qui font
Trois petits cris, trois petits tours et puis s'en vont
Sans laisser un regret, un souvenir au monde...
Infortunés moineaux égarés loin du nid.

Avec leurs yeux profonds ouvert sur l'Infini
Ces cadavres promis à la fosse commune
Ont la pâleur des lys flétris, au clair de lune...



HYMÉNÉE



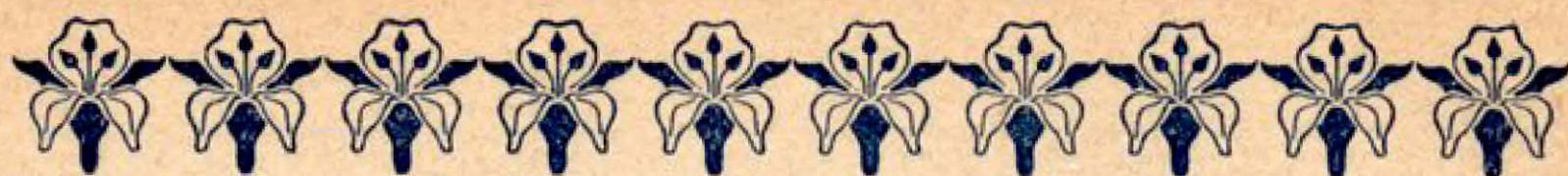
Marions-nous, Gisèle? — Oui, mon Roi. — Bien, ma Reine.

Grand'mère ayant prêté son beau châle tapis,
Gisèle s'en est fait aussitôt une traîne.
Pierre a pris le chapeau du grand-père et l'a mis.

Alors, dans le jardin frissonnant de lumière,
Tous deux s'en sont allés en se tenant la main.
Ils ont cueilli le lys et la rose trémière
Et se sont enivrés de l'odeur du jasmin.

Sous un berceau touffu, dans une ombre discrète
Pierre prit à Gisèle un baiser chastement...
(Le soleil et les fleurs, cela tourne la tête)
Et Gisèle en resta songeuse — infiniment!

ADRIEN MACHARD.



CHANT D'AMOUR



A Fernand Gregh

Ses Cheveux flambent en nuit noire,
Et tutélaire de flambeaux ;
Et leurs sombres reflets, ont des reflets de moire,
— (O Dieu, l'obscurité triste d'un oratoire,
Oh ! l'obscurité des caveaux !)
Ses cheveux, sont la nuit profonde,
La nuit ténébreuse des eaux,
Ils sont noirs et profonds, comme est profonde l'onde,
Comme est noir le tombeau !
Ses Lèvres sont pourpres et tremblent
Comme les feux vainqueurs et pourpres des rubis,
Et leur frisson rouge ressemble
Au frisson d'un vitrail inondant un parvis.
Lorsque le crépuscule à l'Occident éclate,
Quand le Soleil au Ciel donne un dernier baiser,
On voit ainsi frémir ces lueurs d'écarlate,
(Oh ! la chaleur brûlante et rouge des brasiers !)
Comme frémit au ciel, lorsque la lune luit,
La pivoine tremblant au doux vent de la nuit,
Et le coquelicot qui frissonne et qui bouge...
— (Dieu, les roses, ce soir, me paraissent si rouges !)
Son cou blanc comme un marbre blanc,
Veiné de bleu, veiné de rose,
Comme un lys aux pétales closes
Taché d'une goutte de sang...
— (O Dieu, que les linceuls sont blancs
Dans la terre où le corps repose !)

ADRIEN BERTRAND.